

BETTY SMITH

LE LYS DE BROOKLYN

*Traduit de l'américain
par Maurice Beerblock*

belfond

Titre original :
A TREE GROWS IN BROOKLYN
publié par Harper & Brothers Publishers

Retrouvez-nous sur
www.belfond.fr
ou www.facebook.com/belfond

Éditions Belfond,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Pour le Canada,
Interforum Canada, Inc.,
1055, bd René-Lévesque-Est,
Bureau 1100,
Montréal, Québec, H2L 4S5.

ISBN : 978-2-7144-5732-5

© Betty Smith 1943, 1947. Tous droits réservés.

© Hachette 1946 pour la traduction française.

© Belfond 2014 pour la présente édition.

Belfond

un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

Il y a un arbre qui pousse à Brooklyn et que certaines gens appellent « monte-au-ciel ». Où que tombe sa graine, un petit arbre sort de terre, qui se met à lutter pour vivre, comme s'il s'efforçait vraiment d'atteindre le ciel. Il pousse partout : dans les terrains vagues, derrière des palissades sordides, sur les tas d'ordures abandonnés ; il sort des souterrains des caves ; c'est le seul arbre au monde qui puisse pousser dans du ciment. Il grandit, regorgeant de force et de sève, survivant à tout : au manque de soleil, à l'absence d'eau, et peut-être même au manque de terre, et l'on dirait de lui que c'est « un très bel arbre », s'il y en avait moins. Mais il y en a trop...

« Paisible » est un mot qui eût convenu à Brooklyn, New York, surtout au cours de l'été de 1912. « Maussade » convenait peut-être mieux encore ; mais « maussade » n'eût pas pu convenir au quartier de Brooklyn appelé Williamsburg. « Prairie », voilà un joli mot ! Et « Shenandoah¹ », que ça sonne bien ! Mais pas moyen d'accoler ces mots-là à Brooklyn. Non. « Paisible » était le seul mot qui convînt à Williamsburg, Brooklyn. Surtout l'après-midi du samedi, et en été.

À l'approche du soir, les rayons obliques du soleil entraient de biais dans la cour moussue de la maison où demeurait Francie Nolan et s'en venaient chauffer la clôture en bois, vieille et délabrée, qui la séparait des cours voisines. Quand Francie regardait le soleil s'enfoncer ainsi dans la cour comme au fond d'un puits, elle éprouvait exactement la même impression que lorsqu'elle pensait à ce poème appris à l'école :

1. Shenandoah est le nom indien d'une rivière de Virginie célèbre par sa beauté. Ses syllabes sonores enchantent l'enfant, tout comme le mot « Prairie » évoque pour elle la vie libre en pleine nature.

*Voici la forêt des vieux âges,
Les pins chantants, les grands sapins
De vert vêtus et tout moussus
Noyés dans la douce pénombre
Comme les druides de jadis.*

L'arbre, le seul arbre qui poussât dans la cour de Francie, n'était ni un pin, ni un sapin. De longues feuilles lancéolées partaient de chacun des rameaux qui jaillissaient de chaque branche, et tout cela faisait un arbre qui ressemblait à une superposition de parasols verts déployés. Certains l'appelaient « monte-au-ciel ». Où que ses graines vinssent à tomber, un petit arbre se mettait à grandir, à se hisser à grands efforts hors de la cour pour chercher à gagner le ciel. Un arbre qui poussait partout : dans les terrains vagues enclos de palissades, sur les tas d'ordures abandonnés ; le seul arbre qui fût capable, par exemple, de pousser même dans du béton. Il grandissait, luxuriant, généreux de lui-même, mais nulle part ailleurs que dans les quartiers pauvres.

Supposez qu'étant en promenade, un dimanche après-midi, dans un quartier bourgeois de Brooklyn, vous découvriez, à travers la grille d'une cour, un de ces arbres-là. Eh bien, vous pouviez être sûr que ce coin était à la veille d'être loti et transformé, qu'il se hérissait bientôt de grandes maisons de rapport découpées en petits logements. L'arbre en était sûr, lui aussi. Il était venu là exprès, le premier, en avant-coureur. À la suite de l'arbre, on voyait arriver peu à peu des étrangers pauvres, comme on voit se former une moisissure ; bientôt les belles demeures

paisibles en pierre grise étaient découpées par morceaux, remplacées par des habitations à bon marché ; les parterres de fleurs étaient réduits à n'être plus que de petites caisses que l'on poussait dehors, sur l'appui des fenêtres, pour leur donner de l'air ; l'arbre « monte-au-ciel », lui, se mettait à grandir, à ouvrir ses ombrelles vertes. Il était ainsi fait : il aimait les pauvres.

C'était un de ces arbres-là qui poussait dans la cour de Francie, ses parasols verts déployés au-dessous, autour et même au-dessus du troisième étage de l'escalier de fer qui servait d'échelle de secours en cas d'incendie. Une fillette de onze ans, assise sur les marches de l'escalier, pouvait donc aisément se figurer qu'elle demeurait dans l'arbre. C'était bien là, en effet, ce que s'imaginait Francie, le samedi après-midi, quand c'était l'été.

Oh ! le beau jour que le samedi, à Brooklyn ! Le beau jour que c'était, là et, d'ailleurs, partout ! Le samedi, les gens touchent leur paie. Un jour déjà de congé, et qui n'a pas la raideur du dimanche. On a un peu d'argent, on peut sortir acheter des choses. Pour une fois, on mange bien ; on peut se soûler, se donner rendez-vous, se conter fleurette, rester levé jusqu'à Dieu sait quelle heure, chanter, faire de la musique ; les gens dansent, ou bien se battent. Car le lendemain est leur jour libre, le jour qui leur appartient, un jour bien à eux. Ils peuvent faire la grasse matinée, dormir, au pis-aller, jusqu'à la messe de midi, la dernière.

Le dimanche, la plupart des gens s'entassaient dans l'église pour assister à la grand-messe, celle de onze heures. Il en était bien quelques-uns qui allaient, de très bonne heure, à l'office du matin, celui de six heures. Mais

ceux-là n'étaient pas nombreux. On leur en attribuait le mérite, à vrai dire, ils n'en avaient aucun, car c'étaient justement ceux qui étaient restés dehors si tard qu'il faisait jour quand ils étaient rentrés. En sorte qu'ils allaient à la première messe comme on se débarrasse d'une corvée, et puis, absous de tout péché, allaient se coucher jusqu'au soir.

Pour Francie, le samedi débutait par la promenade chez le fripier. Comme tous les gosses, à Brooklyn, elle et son frère Neeley récoltaient des chiffons, de vieux papiers, de la ferraille, du caoutchouc, d'autres choses encore, qu'ils entassaient au fond de la cave dans une boîte qui fermait bien, ou, sous leur petit lit, dans un carton. Au cours de la semaine, Francie, revenant de l'école, rentrait chez elle à pas comptés, l'œil aux aguets dans les ruisseaux, en quête de morceaux de ce papier d'étain qu'on trouve dans les paquets de cigarettes, ou qui sert à envelopper le chewing-gum. Il fallait fondre tout cela dans le couvercle d'un bocal, car le fripier n'acceptait pas le papier d'étain non fondu ; trop d'enfants fourraient des rondelles de fer dans les boulettes pour qu'elles pèsent davantage. Parfois, Neeley découvrait une bouteille à eau de Seltz ; Francie l'aidait à la décapiter, puis à fondre le plomb. Le chiffonnier n'eût pas acheté la tête tout entière ; il eût craint d'avoir des ennuis avec les fabricants d'eau gazeuse. Une bouteille à eau de Seltz était une affaire ; fondue, elle valait carrément ses cinq sous.

Chaque soir, Francie et Neeley descendaient à la cave, après avoir débarrassé les rayons du buffet des déchets récoltés pendant la journée. Privilège qui leur venait de ce que la mère de Francie était concierge de l'immeuble.

Ils faisaient leur butin de tout : bouts de papier, chiffons, voire bouteilles consignées. Le papier ne valait pas cher ; il fallait en avoir récolté cinq kilos pour toucher deux sous. Les chiffons rapportaient quatre sous par livre ; le fer, huit. Le cuivre était merveilleux : quarante sous le kilo ! Parfois, Francie tombait sur un trésor : le fond de cuivre d'une lessiveuse mise au rebut. Elle le découpait avec un ouvre-boîtes, le pliait, l'écrasait, le pliait encore et de nouveau le piétinait.

Le samedi matin, peu après neuf heures, on voyait des enfants sortir de toutes les traverses, déboucher dans Manhattan Avenue, la grande voie du quartier, et remonter jusqu'à Scholes Street. Les uns serraient à pleins bras leur butin ; d'autres se servaient de chariots faits d'une caisse à savon montée sur de grosses roues pleines ; quelques-uns poussaient des voitures d'enfant.

Francie et Neeley, eux, fourraient leur récolte dans un sac, et, tenant chacun le sac par un coin, ils le traînaient tout le long du parcours, remontant Manhattan Avenue, puis, par Maujer, Ten Eyck et Stagg atteignaient Scholes Street. De bien beaux noms pour de vilaines rues ! De chaque ruelle, des hordes de petits garnements émergeaient, venaient grossir le flot qui, coulant d'un bloc vers chez Carney, se heurtait à un autre flot de gamins qui s'en revenaient les mains vides. Ceux-ci, qui avaient vendu leurs chiffons (et déjà, bien souvent, gaspillé la recette), rentraient chez eux d'un pas de flânerie, se gaussant de ceux qui partaient et les interpellant :

« Hé ! Chiffonniers ! Marchands d'loques ! »

Le mot faisait monter la honte aux joues de Francie. Que les railleurs ne fussent eux-mêmes autre chose que

des ramasseurs de chiffons, cela ne l'aidait pas à supporter l'injure. Peu importait que son frère, un peu plus tard, restât lui aussi en arrière, les bras ballants, avec sa bande, raillant ceux qui se rendaient chez Carney. Francie avait honte.

Carney tenait boutique dans une écurie délabrée. Dès qu'elle avait tourné le coin de la rue, Francie apercevait les deux grandes portes largement ouvertes, calées par des crochets, l'air accueillant ; le gros cadran de la balance suspendue au plafond semblait cligner de l'œil, débonnaire, et souhaiter la bienvenue. Carney, tignasse rousse, du poil roux sous le nez, l'œil lui-même couleur de rouille, présidait, magistral, à la pesée des marchandises. Il préférait les filles aux garçons et donnait un gros sou de plus à celles qui ne se hâtaient pas de fuir lorsqu'il leur pinçait le menton ou la joue.

En prévision de cette prime, Neeley se tenait à l'écart, laissant Francie traîner seule son sac au fond de l'écurie.

Dès qu'il apercevait la fillette, Carney se précipitait, versait le contenu du sac sur le sol et déjà s'octroyait quelque privauté préliminaire. Tandis qu'il empilait la marchandise sur le plateau de la bascule, Francie écarquillait les yeux, cherchant à s'adapter à l'obscurité ambiante ; l'air sentait le moisi, le chiffon mouillé. De ses gros yeux, Carney suivait la course de l'aiguille, disait en deux mots ce qu'il offrait. Sachant qu'aucun marchandage n'était admis, Francie faisait un signe d'accord : elle acceptait. Carney débarrassait la bascule, entassait posément dans un coin le papier, les chiffons dans un autre, et triait le métal. Alors seulement, fourrant la main dans la poche de sa culotte, il exhibait une vieille blague en cuir, nouée d'un lacet ciré,

et comptait quelques vieux sous verdâtres qui avaient l'air, eux aussi, d'être de la mitraille. Pendant que Francie murmurait : « Merci ! » Carney la jaugeait du regard, comme on estime un objet de brocante, lui prenait la joue et pinçait très fort. L'enfant ne bronchait pas ; alors il souriait et donnait un gros sou de plus. Puis, changeant soudain de façons, il revenait aux affaires ; s'animant et enflant la voix, il beuglait : « Au suivant ! » s'adressant au premier des gosses, un garçon, qui s'était tenu jusque-là derrière Francie.

« Et grouille-toi un peu ! faisait-il. Le plomb qu'on a au derrière ne compte pas ! »

Il avait voulu faire rire, et les enfants présents riaient avec le marchand. Leurs rires étaient comme les bêlements d'agneaux égarés, mais Carney était content de son effet. Cela se voyait à sa mine.

Francie allait alors faire son rapport à son frère :

« Trente-deux sous qu'il m'a donnés, plus deux pour la pincette !

— Ces deux-là sont pour toi ! » disait Neeley.

C'était entre eux une convention, déjà ancienne.

Francie fourrait le gros sou dans la poche de sa robe et remettait à son frère le reste de l'argent. Neeley avait dix ans, un an de moins qu'elle, mais c'était à lui, le garçon, qu'il appartenait de garder l'argent. Il en faisait soigneusement trois parts :

« Seize sous pour la tirelire ! »

C'était la règle : la moitié de toute recette, d'où qu'elle vînt, allait à la boîte en fer-blanc clouée sur le plancher dans un coin obscur du placard.

« Huit sous pour toi, et huit pour moi ! »